

Il est tôt encore. Mes pas solitaires sonnent, résolus, sur l'asphalte et les pavés, dans le silence de ma ville. Je marche, masquée, le long des quais de l'ill, qui flâne, indolente et paresseuse, entre ses hautes berges, laissant le ciel pur et la ville de pierres et de briques se mirer dans ses eaux étales. Et tandis que j'avance, éclaboussée par le soleil qui se glisse à travers les bras feuillus des marronniers et fait flamber d'éclats fulgurants les chandelles de leurs fleurs blanches, tandis que me doublent ou me croisent les joggeurs matinaux pris dans le rite et le rythme de leurs longues foulées, tandis que l'été des luxuriantes promesses et des craintes fébriles se profile à l'horizon du ciel et de la terre et chante dans les trilles des oiseaux invisibles, m'assaillent, en bandes importunes et criaillantes, pensées taraudantes et questions sans réponses...

Je passe en revue les deux mois qui viennent de passer, l'enfermement inédit qui a affecté nos vies, les crispations et les colères, les recentrages et les réflexions, les mises en lumière parfois brutales...

Me reviennent, à tire d'aile, mes perplexités quant à la gestion politique de la crise sanitaire, tardive, hésitante, incohérente, mais aussi le réconfort de la mobilisation citoyenne massive, de l'entrée en solidarité de chacun et du souci de l'autre au cœur de toutes les préoccupations.

Me revient, fulgurante et inattendue, la reconnaissance des travailleurs de l'ombre, soudain arrachés à l'obscurité minérale d'où, héros invisibles et oubliés, ils orchestraient pourtant de main de maîtres la délicate symphonie de notre vie quotidienne.

Me revient, angoissante, la révélation brutale des inégalités sociales, jusqu'ici tuées ou noyées dans l'indifférence : inégalités dans le confinement, vécu sur le mode du cauchemar quand on étouffe dans des appartements trop petits ou surpeuplés, quand on crève d'inactivité ou d'ennui, quand on subit sans échappatoire possible la violence décuplée d'un mari ; inégalités dans les ressources, quand les difficultés financières, la perte d'emploi, le chômage, le soucis lancinant du lendemain étranglent et désespèrent tant de travailleurs.

Je me dis, avec crainte, tandis que j'avance, avec nostalgie, oui, que c'est là une de mes dernières errances en pays confiné. Maisons prisons. Maisons refuges. Sur quelle ville, sur quelle vie, nos portes vont-elles s'ouvrir ? Certes, j'ai soif de m'extirper du puits de la solitude, de contempler des êtres de chair et de sang, de sourire à des visages réels. Certes, j'ai soif de m'asseoir, comme autrefois, à la terrasse d'un café, de me remplir les yeux et le cœur de la vue des femmes et des hommes attablés autour de moi, d'écouter la rumeur ronronnante et bienfaisante et vivante de leurs conversations. Mais, dans la fièvre des retrouvailles, dans la joie de la liberté « recouvrée », ne vais-je pas perdre la neuve lucidité, l'acuité du regard, le sens de l'important – « l'important, c'est la rose », chantait, il y a bien longtemps, Gilbert Bécaud - ? Ne vais-je pas me jeter à nouveau, aveugle et consentante, dans la foule dévorante et la consommation effrénée et la course mortelle qui avaient fini par engloutir nos vies ? Saurai-je maintenir vivantes et agissantes mes découvertes, tisser ensemble les fils contradictoires et complémentaires de mon retour à une socialité nécessaire et bénéfique et de la non moins nécessaire distance par rapport à la voracité totalitaire de cette même socialité ?